

L'ombre de Walter Scott

Hervé Dumez

Vous marchez dans Paris. Au 6^{bis} avenue de Villars, vous passez devant un immeuble étrange. Construit visiblement à la fin du XIX^e siècle, il aligne des pignons gothiques. Puis vous traversez rive-gauche et vous vous arrêtez devant Sainte-Clothilde, une église ogivale construite entre le milieu des années 1840 et celui des années 1850. Plus loin, dans le cinquième arrondissement, au coin de la rue Malebranche et de la rue Le Goff, des fenêtres, des balcons à dentelles de pierre. Et si vous remontez jusqu'à Montmartre, impasse Marie-Blanche, vous découvrez un petit château à tourelles. On retrouve les mêmes essais partout en Europe : des imitations de beffrois, de châteaux, de cathédrales. Comment diable, durant tout un siècle, a-t-on pu construire des fantaisies architecturales venues tout droit du Moyen-Âge ? La réponse se trouve en Écosse.

Rien n'y avait changé. Au loin des montagnes arrondies et désolées, se noircissant quand trop de nuages viennent les couronner, dont les courbes furent adoucies par des glaciers depuis longtemps disparus, aux pieds desquels des moutons paissent sans lever la tête, que l'on devine quelquefois ténébreuse et cornue, entre des murets de pierre. Des vallées serpentant entre des collines, au milieu desquelles coule une eau vive et claire hésitant entre fleuve pour la largeur et torrent pour le peu de profondeur et les rives de galets. S'amusant à aller et venir, le soleil les colore par moment de sa gaieté, jouant sur les nappes mauves des lupins sauvages dispersées sur le vert tendre des prairies. De temps en temps des gorges défendues par d'énormes blocs sombres où tombent des filets d'eau en cascades. Des bouquets de bouleaux ou de chênes peu hauts, de place en place, et des sapins juchés sur des rochers moussus se découpant sur la crête d'une colline qui parfois envahissent tout l'horizon en une forêt profonde et comme sans fin, noyée de brume et de pluie, ne venant s'arrêter pour s'y refléter qu'à la rive d'un loch.



*Le champ de bataille de Culloden
(19 juillet 2019)*

3. Les Écossais déguisèrent en chanson d'amour leur nostalgie politique. Cela donna *Bring back, bring back, o bring back my Bonnie to me*. <https://www.youtube.com/watch?v=4-Qu6uarPD4>

La société, elle, s'était effondrée. En 1745, le dernier prince Stuart, Bonnie Prince Charlie, avait tenté de réunir les clans. Ils avaient conquis ensemble Édimbourg et marché sur Londres. Mais à Derby, la décision avait été prise de faire demi-tour. Sur le plateau de Culloden, non loin d'Inverness, ils furent écrasés en une heure par les troupes du Duc de Cumberland, éternel vaincu des forces françaises sur le continent. Les rebelles blessés furent achevés sur la lande et la répression qui s'ensuivit fut d'une extrême férocité. Cumberland y mérita son surnom de boucher. L'Écosse perdit jusqu'à ses traditions : le port du tartan et d'une arme fut interdit, sauf pour les Écossais qui s'intégrèrent dans l'armée britannique : on ne resterait écossais qu'en rejoignant l'ennemi d'hier. Les clans furent démantelés. Bonnie Prince Charlie se cacha après le désastre durant des mois, déguisé en soubrette d'une jeune aristocrate du clan McDonald qui le protégea, avant de quitter définitivement l'Écosse sur un navire de guerre français³.

En quelques années se produisit pourtant une évolution étrange que David Hume nota, dix ans à peine après le désastre de Culloden :

Il est vraiment admirable de voir combien d'hommes de génie ce pays est en train de produire. N'est-il pas étrange qu'alors que nous avons perdu nos princes, nos parlements, notre gouvernement indépendant, et même nos principaux nobles, alors que nous sommes malheureux de notre accent et de notre prononciation, alors que nous parlons un dialecte corrompu de la langue dont nous faisons usage ; n'est-il pas étrange, dis-je, que dans ces circonstances, nous nous retrouvions le peuple littérairement le plus distingué d'Europe ?

Hume pensait évidemment à la révolution qu'il était en train de mener en philosophie, en science politique et en économie avec son ami Adam Smith et à cette élite intellectuelle qui se croisait sur le Royal mile d'Édimbourg. Mais il anticipait sans le savoir un autre mouvement. Quelques années plus tard, James Macpherson, après avoir fait un tour des Highlands, publiait les œuvres d'Ossian, un barde exhumé de la nuit des temps, à moitié inventé peut-être. Ces chants couraient bientôt l'Europe, et le jeune Goethe comme tant d'autres en était bouleversé. Puis Robert Burns se mettait à reprendre des ballades publiées en scot, et cette fois toute l'Europe se passionnait pour une ode au haggis et pour les chants des bergers dans les glens. En quelques années, *Auld Lang Syne* était chantée dans tous les foyers et Beethoven l'arrangeait pour chœur et piano⁴.

Ce n'était rien à côté de ce qui allait se passer en 1814 lorsque parut, anonymement, *Waverley*. En quelques mois, quarante mille exemplaires s'en vendaient en Angleterre et des traductions sortaient en toutes les langues d'Europe. Byron entamait ses années d'exil sans s'en séparer. À nouveau, Goethe s'enthousiasmait lui aussi. L'auteur évoquait l'Écosse d'il y avait soixante ans, celle que ses grands-parents lui avaient contée. À travers la figure d'un jeune noble anglais peu malin, il faisait revivre le soulèvement mené par le dernier prince Stuart et les divisions qu'il avait suscitées. Le narrateur découvrait l'art d'entremêler les aventures inventées de personnages fictifs avec l'histoire réelle, ses acteurs et ses scènes, faisant alterner les unes et les autres aux premiers et au second

4. *Ce n'est qu'un au revoir*, dans la version française. <https://www.youtube.com/watch?v=to1xT93IIUI>

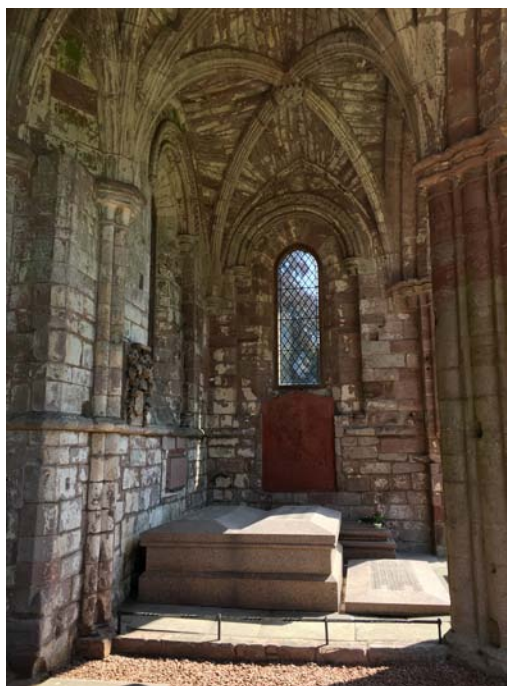
plans. Il avait inventé le roman historique. On sut bientôt que le livre était de Walter Scott, un poète que Byron avait éclipsé et qui s'était alors tourné vers le roman, qui allait courir de succès en succès avec *Ivanhoé*, *Rob Roy*, *La fiancée de Lammermoor*, *Quentin Durward*, *La jolie fille de Perth*, et tant d'autres. En France seulement, quelques cent cinquante mille exemplaires de ces œuvres se vendirent au total au XIX^e siècle. Tous les romanciers et poètes se mirent à l'histoire. Hugo a dix-sept ans lorsqu'il le lit, le considérant comme un génie. Dumas traduit *Ivanhoé*. Berlioz compose une ouverture sur un de ses récits, *Rob Roy*. Delacroix se peint en Ravenswood, le héros de *La fiancée de Lammermoor*, sur laquelle Donizetti compose un opéra, alors que Rossini crée un *Ivanhoé*, une *Dame du Lac*, et un *Louis XI à Péronne* inspiré de *Quentin Durward*. En 1867, Bizet donne au Châtelet une *Jolie fille de Perth*. À l'image de la jeune princesse Victoria, future reine, il n'est pas une Européenne qui ne se pare d'une robe ou d'une jupe en tissu écossais. Viollet-le-Duc restaure le château de Pierrefonds et donne une flèche à Notre-Dame, à laquelle Hugo consacra un roman moyenâgeux fleuve.

Toute l'Europe de la vapeur, du télégraphe, des transatlantiques, des viaducs en acier, se rêve en chaussures à la poulaine et en surcots.

Elle découvre également son histoire, et ses dangers et approximations. Lorsque George IV se rend en 1822 à Édimbourg, sa popularité est au plus bas et il espère la remonter par un coup d'éclat, celui d'être le premier roi d'Angleterre à mettre le pied dans les Highlands depuis deux siècles. C'est Sir Walter Scot, son ami, qui est chargé d'organiser la visite. Le romancier *tour operator* demande, sans grand succès à l'époque, aux femmes de la noblesse écossaise de se vêtir de tartan. Le roi, quant à lui, qui était au courant de l'organisation du voyage, surprend tout le monde en apparaissant en kilt. Certains s'offusquèrent. « *Sir Walter Scott nous a ridiculisés en nous faisant passer pour une nation de Highlanders, et en faisant de la cornemuse et du tartan l'ordre du jour* », gronda James Stuart of Dunearn. La chose était d'autant plus paradoxale que Scott était un Écossais des Borders et non un highlander. Le plus outré était précisément le fondateur de la Society of True Highlanders et défenseur du gaélique, Alasdair Ronaldson MacDonell. Lui travaillait à l'histoire vraie des traditions et la voyait détournée et bafouée. Scott réduisait l'Écosse aux Highlands, dont il n'était pas, entérinait son appartenance à la couronne anglaise et la chantait en anglais.

S'instaura alors ce rapport à l'histoire très particulier qui passe par le roman, que Gide parmi d'autres dénoncerait (« *J'ai ce genre de carton-pâte et Viollet-le-Duc en horreur* ») et qui a toujours plus ou moins partie liée à la politique. Des années plus tard, le Kaiser reconstruisait le Haut-Koenigsbourg en Alsace annexée pour rappeler la puissance des Hohenstauffen et érigeait une gare d'inspiration moyenâgeuse à Metz, destinée à l'acheminement rapide des troupes prussiennes sur la frontière en cas de nouveau conflit avec la France.

Stendhal, qui reconnaissait l'influence de Walter Scott, soulignait avec raison ses faiblesses de romancier. Le comparant à la *Princesse de Clèves*, il opposait les descriptions « historiques » des paysages, des costumes,



Tombe de Sir Walter
Scott, Borders,
Dryburgh Abbey
(25 juillet 2019)

des spécificités alimentaires, à l'analyse fine et puissante des passions, qui échappe à Scott. « *Je dirai franchement* », écrivait-il, « *que je suis convaincu que dix ans suffiront pour faire tomber de moitié la réputation du romancier écossais.* » Là, Stendhal se trompait. Un siècle durant, les créations de Scott dominèrent tout l'imaginaire européen. Aujourd'hui, Édimbourg s'enorgueillit d'être la seule ville dans laquelle une gare, Waverley Station, porte le nom d'un roman, et d'avoir érigé le plus grand monument jamais consacré à un écrivain, une tour néogothique de plus de soixante mètres de haut. Et nous jouons toujours entre réalité, songe, mythe, velléités politiques en écrivant et en lisant une histoire romancée.

« *Tout ouvrage d'art est un beau mensonge* », conclut Stendhal. « *Tous ceux qui ont écrit le savent bien.* » ■

Références

- Dunlop Eileen (2016) *Sir Walter Scott. A Life in Story*, Edinburgh, The National Museums of Scotland.
- Scott Walter (2018) *Waverley, ou l'Écosse il y a soixante ans. Rob Roy. La fiancée de Lammermoor*, Paris, Bouquins.
- Stendhal (1830) "Walter Scott et la Princesse de Clèves", *Le National*, 19 février, in (1972) *Œuvres complètes* t. 46 (Mélanges 11, Journalisme), Paris, Cercle du Bibliophile, pp. 221-224.